

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL**POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS**

VOL. VI.

MONTREAL, 31 JUILLET, 1897.

No. 147

SOMMAIRE

Pourquoi? *Vieux Rouge* — Tartines — La discipline, *A. Filiatreault* — L'éducation, *Magister* — La conférence de Taxil — FEUILLETON Rome (SUITE) *Emile Zola.*

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement tous ce ux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

POURQUOI ?

En toute chose il y a une raison, un motif, un but. L'homme n'agit pas machinalement, au hasard. Une idée quelconque le pousse toujours ; elle est noble chez quelques-uns ; basse chez d'autres ; égoïste chez un certain nombre ; intéressée chez la plupart. Avant de croire aussi bénévolement que M. Tarte est le sauveur du parti libéral, avant de lui tresser des couronnes, avant de proclamer qu'il a abandonné le parti conservateur pour le simple plaisir de faire arriver les libéraux au pouvoir, s'est-on jamais bien demandé en somme pourquoi M Tarte était sorti du parti conservateur et surtout, pourquoi le parti conservateur l'avait laissé partir ? Car ce n'est un secret pour personne qu'il n'eût pas fallu grand chose, un simple signe, pour faire réintégrer dans le tiroir de McGreevy les papiers qu'un Murphy avait confiés à M. Tarte. Pendant assez longtemps les bons vieux libéraux représentés par le *Globe*, qui se méfiait alors comme de la peste de

M. Tarte qu'il gobe si naïvement aujourd'hui, ne voulurent rien avoir à faire avec ces fameux documents dont on ne leur montrait que des bouts ou des copies. C'est seulement le jour où, un à un, les papiers furent entrés jusqu'au dernier dans le coffre-fort du *Globe* que ce journal entama la campagne. Alors M. Tarte avait brûlé ses vaisseaux et le parti conservateur l'avait bel et bien laissé partir ; cependant il ne se décourageait pas et annonçait bruyamment qu'il avait encore d'autres documents. C'était la dernière bordée et aussi l'expression du dernier fol espoir que l'ancien troupeau le rappellerait dans son sein !

Personne ne le rappela.

Voilà M. Tarte dehors ; va-t-il fonder un nouveau parti, un parti unique, unipersonnel ? non. Il vient tout droit au parti libéral.

Parbleu, il n'y en avait pas d'autre. Le parti libéral l'a accueilli à bras ouverts et il a eu raison, c'était une recrue.

Le devoir d'un parti est de prosélytiser, de se renforcer, de s'accroître tant qu'il peut et pour cela il n'y a que deux ressources : l'accession à ses rangs de la jeunesse qui atteint l'âge électoral ; l'entrée des conservateurs qui se convertissent.

Loin de nous l'idée de repousser ces néophytes, mais nous voulons qu'on les traite en néophytes et pas autrement. Nous nous opposons qu'on les mette aussitôt à la tête du parti, qu'on leur confie les secrets et la caisse dont nous savons qu'ils ont fait un si mauvais usage chez les autres.

Lorsque deux armées sont en présence, il arrive souvent que des déserteurs traversent les lignes ; des officiers supérieurs changent même quelquefois de camp. Mais quand ces déserteurs se rendent aux avant-postes, on leur bande les yeux puis

on les conduit sur les derrières de l'armée et on les tient là jusqu'à la paix.

Se figure-t-on qu'on va leur donner des commandements, qu'on va leur confier l'étude et la confection des plans stratégiques ?

Surement non.

Dans l'armée, où l'on se contente encore de la bonne vieille morale primitive, on s'en tient à la maxime : " Qui a trahi, trahira." Toutes les finesses psychologiques de la diplomatie ne peuvent lutter contre ce gros et simple bon sens.

Comment le parti libéral a-t-il agi autrement, c'est ce que nous ne pouvons comprendre et c'est aussi une imprévoyance dont on voit chaque jour les effets de plus en plus effrayants ?

Quelle est aujourd'hui l'œuvre de M. Tarte dans le parti libéral, c'est une œuvre de désagrégation qui s'accomplit d'une façon sournoise mais d'une façon réglée, mathématique. Il travaille lentement mais sûrement à faire tomber en pièces le vieux parti libéral. Un à un on abandonne les vieux principes qui ont fait sa force et qui lui ont permis de passer au travers les affaires de l'opposition.

Les solides maximes d'honnêteté et de patriotisme qui faisaient la force du vieux parti rouge sont jetées aux orties. Le pécuniaire et le népotisme fleurissent jusqu'au jour où tout s'écroulera et sur les débris fumants de ce qui fut un parti honoré et puissant, on verra alors surnager un Tarte grimaçant, prêt à tendre la main à une autre force pour en faire une autre ruine.

Il nous semble pourtant qu'il doit être temps encore de prendre les mesures de sûreté que nécessite la gravité de l'état actuel. On doit encore pouvoir pour porter remède. Mais il faudrait agir vite et promptement.

Nous n'avons pas l'imprudence de demander brusquement qu'on arrache à M. Tarte son portefeuille et qu'on le mette froidement à la porte comme un valet de chambre congédié. Pas du tout; nous sommes plus polis que cela et surtout plus prudents. L'expérience du passé doit nous servir. En cuisine il y a un chapitre qu'on intitule "l'art d'accomoder les restes" et nous savons que M. Tarte est passé maître dans l'art d'accomoder à sa sauce tout ce qui lui restedans les mains.

Eh non, nous voudrions qu'on lui fît une oisiveté dorée, qu'on lui donnât tout ce qu'il veut à condition qu'il ne fît rien lui-même, qu'il ne pût pénétrer dans aucun département, lire aucun papier, écouter aucune transaction et faire aucune nomination. L'on pourrait trouver pour lui un poste très honorifique, très bien payé mais très loin du Canada, de façon qu'on le voie très rarement. Voilà qui nous plairait encore davantage. On pourrait l'expédier dans quelque pays où l'opposition a besoin d'arriver au pouvoir, puisque c'est sa spécialité de faire ces sauvetages. Tout en un mot, pourvu qu'on ne le voie plus au Canada. Sa présence dans le parti libéral signifie la chute de Laurier à l'expiration de ce Parlement. Ne vaut-il pas mieux empêcher cela avec un peu d'énergie et de de nerf?

Qu'on case M. Tarte

Qu'on le décore !

Mais qu'on nous en débarrasse.

VIEUX ROUGE.

IL N'Y A QUE CELA A FAIRE

Pour avoir raison d'un rhume persistant, il n'y a qu'à prendre quelques cuillérées de BAUME RHUMAL, le spécifique par excellence contre toutes les affections de la gorge et des poumons.

TARTINES!

" Le parti périra avant qu'on ne me touche ! " Voilà la phrase lancée par M. Tarte samedi

" Mon bateau m'attend au quai, " dit le ministre.

" Mon capitaine est là qui attend mes ordres, " dit Louis-Joseph.

Si la Patrie est propriété du parti libéral, ni Louis-Joseph ni Eugène n'ont le droit de dire " mon journal. "

Tous les libéraux ont le droit de dire la même

Le mot libéral a toujours été synonyme d'honnête homme

DE LA DISCIPLINE

La *Patrie*, organe personnel du Ministre des Travaux Publics achetée avec les " fonds du parti libéral " — c'est M. Tarte qui le dit — accuse le REVEIL d'être un journal conservateur.

Le simple bon sens aurait dû être suffisant pour démontrer à M. Tarte qu'il serait aussi difficile de persuader au public que le REVEIL est conservateur que de lui faire croire que lui (Tarte) est libéral.

M. Tarte est évidemment entouré de flatteurs qui ne lui rapportent pas ce qui se dit à son égard par les gens soucieux de la dignité du parti libéral, de son renom d'honnêteté qu'il est en train de perdre depuis qu'il a admis des transfuges dans ses rangs.

Mais passons.

Il y a quelque chose de beaucoup plus grave dans cette déclaration de M. Tarte.

L'hon. Ministre n'a consulté personne avant de publier ces quelques lignes qui paraissent bien innocentes au premier abord.

M. Tarte n'a qu'un mot pour tout exprimer : la discipline.

Eh bien, nous lui demanderons tout sim

plement s'il est d'accord avec son chef, l'hon. M. Laurier, lorsqu'il dit que le REVEIL est conservateur. Sa réponse recevra une riposte conditionnée si elle est dans l'affirmative, mais vous allez voir qu'il sera trop lâche pour dire un seul mot.

A. FILIATREULT.

L'ÉDUCATION

Au moment où la question capitale d'une réforme dans l'instruction publique s'agit dans les sphères gouvernementales, le REVEIL ne peut demeurer indifférent aux louables efforts tentés par les hommes au pouvoir qui ont inscrit cette réforme dans leur programme.

À plusieurs reprises, nous avons émis notre opinion sur ce sujet si délicat et si important ; nous nous sommes occupé des programmes, des procédés d'examen, de l'investiture des instituteurs, des livres classiques, etc.

Les livres adoptés par le conseil de l'Instruction publique ont même fait l'objet de notre particulière sollicitude. Nous n'avons cessé d'en réclamer l'uniformité pour toute la Province, et un choix plus judicieux. Notre ancienne publication, le *Canada-Review*, a même fait une analyse rigoureuse des livres actuellement en usage, et il est ressorti de cet examen scrupuleux que ces livres étaient d'une insuffisance déplorable.

Depuis que nous avons fait ce travail, les pédagogues et les esprits libéraux ont ouvert les yeux sur cette déféction de nos méthodes, et tous ont rendu hommage à notre bonne foi et à notre désintéressement. Seules les communautés religieuses qui font commerce de ces livres, aujourd'hui frappés de déchéance, résistent à leur mise au rancart.

Il est évident que nos gouvernants sont disposés à ne tenir aucun compte de leur déception de marchands de papier gâché.

Aucune résolution n'a encore été prise au sujet des livres classiques à mettre en usage. C'est un travail énorme, laborieux, qui exige la plus grande sollicitude de la part de ceux à qui on confiera ce soin.

Nous ne prétendons pas trancher la difficulté et proposer une théorie de livres offrant toutes les conditions voulues de perfection ; mais nous désirons attirer l'attention sur une suite de publications très diverses, très homogène cependant, et conçues dans un esprit qui répond admirablement aux nécessités du progrès moderne auquel, quoiqu'on dise ou quoiqu'on fasse, nous ne pouvons nous soustraire, sous peine de sombrer dans la " crasse ignorance. "

Actuellement, nous devons nous alimenter en France

Mais comment a-t-on opéré jusqu'à ce jour ?

On a choisi parmi les ouvrages tombés en désuétude, on les a maladroitement démarqués, on a obtenu une approbation complaisante du conseil de l'Instruction publique, et l'on a servi ces aliments indigestes à nos enfants.

On sait à quels résultats brillants ce système a conduit les élèves des écoles primaires, ceux qui méritent à tant de titres la bienveillante attention du pouvoir... Nous n'insisterons pas

Mais puisque c'est en France que nous devons choisir nos livres classiques, qu'on nous permette de signaler la *Bibliothèque utile* éditée par M. Félix Arcan, de Paris.

Nous avons sous les yeux le 118^e volume de cette collection : *Histoire de la Littérature Française*, dont la conception, la facture et la forme savamment didactique nous ont frappé et charmé. C'est un petit livre in 16, de 192 pages dans lesquelles cette intéressante matière est condensée avec autant d'élégance que de concision. Ce qui nous a le plus frappé dans ce petit ouvrage, dû à l'érudition de G. Meunier, c'est l'absence de toute tendance à vouloir entraîner l'esprit des élèves vers une spéculation philosophique particulière. Des faits et des appréciations basées sur un esprit scrupuleux d'analyse, c'est tout.

Ainsi, à propos de Bossuet, nous trouvons l'appréciation suivante :

" . . . La parole vibrante et chaude de Bossuet charma et passionna pendant quarante ans une société difficile à séduire et à retenir. Parfois il a cherché à la désabuser des vanités et des plaisirs, en lui montrant, dans le *Sermon sur*

l'honneur du monde, la simplicité de son Dieu ; ou bien dans le *Sermon sur la mort*, il l'appelle au bord du tombeau de Lazare, pour lui montrer que si l'homme est infiniment méprisable en tant qu'il passe, il est infiniment estimable en tant qu'il aboutit à l'éternité. . . . En toute circonstance, il sait donner à l'éloge la portée d'une leçon morale, fondée sur des exemples et développée avec une inspiration lyrique qui met leur auteur hors de pair. . . .

Voulons-nous maintenant une appréciation sur J. J. Rousseau ? Voici les quelques lignes qui concernent l'homme privé :

" Perversi par ses lectures, Rousseau fut un déséquilibré, mais non point un homme vil : il fit quelquefois les actions les plus blâmables, sans en avoir conscience, et parce qu'il avait perdu toute moralité. Dépourvu de tout sens du réel, il fut avant tout romanesque et chimérique. "

Citons encore ce passage relatif à Chateaubriand : "... C'est à cette époque qu'il écrivit son *Essai sur les Révolutions* (1897), ouvrage plein d'un septicisme douloureux envers le progrès. La mort de sa mère et d'une de ses sœurs, vers l'époque où il rentra en France, le ramenèrent à la religion chrétienne, et lui inspirèrent son livre sur le *Génie du christianisme* (1802) Il s'efforçait de montrer, dans ce livre, que le christianisme était la source la plus féconde de l'art et de la poésie ; il y réhabilitait la poésie et l'architecture du moyen-âge, si longtemps méconnues, et fécondait par la comparaison des diverses littératures, sa critique chaleureuse, imaginée, dont le style inspiré par J. J. Rousseau réagissait contre la sécheresse des philosophes et des encyclopédistes du XVIIIe siècle. "...

Nous bornerons là nos citations, en faisant remarquer à nos lecteurs la sincérité qui inspire ces appréciations.

Toute la collection de la *Bibliothèque utile* est inspirée par ce même respect de la vérité et se distingue par l'absence de partialité en faveur d'une secte quelconque. C'est là une qualité incomparable pour les ouvrages d'enseignement ; voilà pourquoi nous la signalons aux réformateurs de notre instruction nationale, ainsi qu'à

nos lecteurs, en leur promettant de leur parler sous peu des autres ouvrages de cette collection.

MAGISTER

GEOLES A OUVRIR

On parle souvent des fortunes immenses que font les moines de cette fin de siècle, avec la vente de luns chartraises, trappistines, bénédictines, et autres liqueurs alcooliques où les cognacs plus ou moins frelatés, les *trois-six* de pommes de terre et de betterave, sont mariés à des décoctions de plantes aromatiques pour tenter le goût, séduire les palais, mais en dernière analyse pour contribuer à débilitier les estomacs et à détraquer les nerfs et les cerveaux des contemporains. Fâcheux commerce, funestes résultats ! D'autres communautés, Jésuites, Maristes, Eudistes, religieuses de tout ordre et de tout habit, prétendent à donner l'instruction et l'éducation religieuse. Mais, hélas ! là encore, l'aliment et le breuvage salutaires sont changés en poisons subtils par les mixtures de superstition et de fausses doctrines que cet enseignement a pour premier but de favoriser et de propager. — Dans d'autres couvents enfin, moines et nonnes voués au célibat et à la vie recluse et contemplative s'abstiennent de tout travail utile, et passent leur vie, à partir du temps de leurs vœux, dans une oisiveté qui n'est coupée que par des exercices de psalmodies et de litanies parfaitement stériles et contraires à l'esprit de la parole de Dieu.

Mais, dira-t-on, — qui se soucie des moines aujourd'hui et de leurs couvents ? -- On s'en souvient trop peu en effet, et c'est pour cela qu'ils se multiplient comme le chiendent dans certaines terres fatiguées et mal labourées. — Le nombre des communautés de tout ordre, et des religieux des deux sexes qui les peuplent, est du double au moins de ce qu'il était sous l'ancien régime et sous la Restauration. Certaines villes de province, Poitiers, Tours, Moulins, Le Puy, Rennes, sont de vrais amas de couvents ; on dirait de casernes ou de forteresses ou plutôt de prisons dont les longues et sombres murailles, percées de rares fenêtres, s'étendent parfois sur un

espace immense. À Versailles seulement on a vu, depuis quinze ans, se bâtir quatre ou cinq vastes édifices qui sont autant de couvents, la plupart abritant des communautés non autorisées. Chacune des principales avenues de la ville a le sien, sans parler des cloîtres qui existaient déjà dans la ville même et qui, pour la plupart, ont été rebâti et agrandis.

Au Canada, il en est de même, et si cela dure encore cinquante ans, nous n'aurons rien à envier à l'Espagne ou à l'Italie méridionale. Notre pays sera devenu une vaste capucinière ; heureux si sa richesse seulement était absorbée par les tentacules et les suçoirs de cette pieuvre immense de la moinerie ; mais c'est son génie même et sa liberté qu'il est en danger de perdre. Aussi ne comprenons-nous pas ceux qui assistent, d'un œil indifférent et calme, à cette multiplication des moines et à cette extension de la moinerie dans notre cher Canada qui peut en périr.

*
* *

A cette question de la défense de notre pays contre les progrès de ce fléau, s'en rattache une autre, celle de la protection des religieux eux-mêmes et des religieuses contre les conséquences des vœux imprudents où ils ont pu se laisser engager et qu'ils peuvent déplorer ensuite, sans savoir toujours comment briser leurs chaînes. Parlant spécialement des "nouvains," c'est une chose intolérable que de pauvres fillettes, devant qu'elles aient eu le loisir de se connaître, et devant qu'elles aient expérimenté leur portée, non seulement sont induites par finesses et pratiques cauteleuses, mais aussi contraintes par force de se mettre au col ce malheureux lieu.

Les couvents n'ont pas le droit légal de retenir contre leur gré, dans leurs murs, des religieux ou des religieuses qui voudraient rentrer dans le monde ou dans leurs familles ; mais comme ils en ont ou s'en attribuent le droit "canonique" ils en usent. Et puis, songez quel poids moral de préjugés, de menaces d'enfer, de peur de l'entourage et de la famille pèse sur ces pauvres créatures et quelle force de volonté, quelles énergies il leur faudrait pour soulever de telles montagnes ! Or, la volonté, l'énergie sont les premiers

ressorts qu'on s'est appliqué à briser chez elles....

On nous citait ces jours-ci le cas d'une religieuse qui, depuis 25 ou 26 ans, est enfermée dans un couvent où elle se trouve malheureuse, mais dont elle ne sait comment sortir, tous les membres de la famille étant des catholiques dévots et fanatiques qui la maudiraient si elle s'avisait de laisser le cloître, comme ils ont déjà maudit un de ses frères qui, étant prêtre, a eu lui la force de quitter la soutane. À Paris, dernièrement, une autre religieuse, se plaignant à sa famille d'être peu heureuse, se dit prête à jeter sa cornette. Dès le lendemain, elle dut se rétracter par écrit, sous une pression qu'on peut deviner.

Que faire — car il y a sûrement quelque chose à faire — pour empêcher les oppressions, les tyrannies d'âmes et de conscience qui doivent s'exercer dans ces multitudes de communautés cloîtrées ?

Tous les établissements qui prennent des pensionnaires sont soumis à un certain contrôle de l'autorité civile tant au point de vue moral qu'au point de vue hygiénique. Seuls les couvents semblent avoir réussi jusqu'à présent à se placer au dessus de la loi. En Allemagne, cependant, une visite d'inspection se fait tous les ans dans toutes les communautés religieuses. Ne serait-il pas utile, nécessaire, d'établir au Canada aussi, une règle semblable et qu'une délégation de magistrats visitant au moins une fois par an les couvents fermés, s'en faisant présenter, sur des registres bien établis, tous les hôtes, s'assurât par une audition personnelle des personnes intéressées : 1° qu'elles n'ont pas de plaintes graves à formuler contre leurs supérieurs ; 2° qu'elles consentent à être enfermées ou qu'elles veulent être libres ; en ce dernier cas, elles seraient affranchies séance tenante, au même titre que les esclaves deviennent libres dès qu'ils sont à l'abri de notre drapeau national.

Oui, c'est un devoir impérieux qu'un tel contrôle. Il n'est pas tolérable qu'en notre XIXe siècle et bientôt XXe, un ordre, un groupe quelconque ait le droit de séquestrer de pauvres, faibles et souvent presque inconscientes créatures ! Il faut

qu'un cri de protestation jaillisse des cœurs de tous ceux qui souffrent non-seulement des tortures physiques, mais encore des tortures morales de leurs frères et de leurs sœurs. Il nous faut libérer le pays des vendeurs du temple qui débilitent aujourd'hui sous l'enseigne de la croix leur littérature suspecte et leur alcool frelaté. Il nous faut enlever leurs patients aux tortureurs et aux géoliers d'âmes. Le beau programme que celui de publier la bonne nouvelle de la liberté et de rouvrir aux captifs la porte de leur prison.

JUSTUS.

LA CONFERENCE DE TAXIL

(Suite)

Avec le concours du Docteur Bataille, l'escadron est devenu toute une escadre ; et quand Miss Diana Vaughan a été mon auxiliaire, l'escadre s'est transformée en flotte (Nouveaux rires.)

Où nous avons vu des journaux maçonniques comme la *Renaissance Symbolique*, avaler une circulaire dogmatique dans le sens de l'occultisme luciférien, une circulaire du 14 juillet 1889, écrite par moi-même à Paris, et révélée comme ayant été apportée de Charleston en Europe par Miss Diana Vaughan de la part d'Albert Pike, son auteur.

Quand j'ai nommé Adriano Lemni deuxième successeur d'Albert Pike au souverain pontificat luciférien, — car ce n'est pas au palais Borghèse, mais dans mon bureau, qu'il a été élu par des francs-maçons, — quand cette élection imaginaire a été connue, des francs-maçons italiens, parmi lesquels un député au Parlement, ont cru que c'était sérieux. Ils ont été vexés d'apprendre par les indiscretions de la presse profane, que Lemni faisait le cachottier avec eux, qu'il les tenait à l'écart de ce fameux palladisme dont on parlait déjà dans le monde entier. Ils se réunirent en Congrès à Palerme, constituèrent en Sicile, à Naples et à Florence, trois Suprêmes Conseils indépendants, et ils nommèrent Miss Vaughan membre d'honneur et protectrice de leur fédération.

Une voix. — Comme mystification, c'était réussi !

Un autre auditeur. — Ces francs-maçons étaient vos complices !

M. Léon Taxil — Allons donc !... Je vous le répète, je n'ai eu que deux auxiliaires, mis dans le secret de la mystification : mon ami le docteur et Mlle Vaughan.

Un auxiliaire innattendu — mais qui n'est aucunement complice, quoiqu'il en ait dit — c'est M. Margiotta, franc-maçon de Palmi, en Calabre. Il s'enôla en mystifié, le fût plus que tous les autres ; et, ce qui est amusant au possible, c'est qu'il nous raconta qu'il avait connu la grande-maitresse palladiste, lors d'un de ses voyages en Italie (rires). Il est vrai que je l'avais amené doucement à me faire cette confidence. Je lui avais mis dans la tête que ce voyage avait eu lieu ; j'avais créé autour de lui une atmosphère de Palladisme ; je l'avais fait rencontrer à Rome avec un chambellan de Léon XIII que j'avais fait dîner avec Miss Diana quelque temps auparavant (rires bruyants et protestations). Puis, j'avais glissé que Miss Vaughan, lors de son voyage de 1889 où elle rapporta en Europe la soi-disant circulaire dogmatique d'Albert Pike, avait reçu, en deux soirées, à Naples, à l'hôtel Victoria, de nombreux francs-maçons par groupes. Je savais que M. Margiotta, qui est poète, avait déré que les francs-maçons présentés à Miss Vaughan en 1889 l'avaient été par Bovio et par Cosma Panunzi. J'ajoutais que ces frères à qui elle avait offert le thé, étaient si nombreux, qu'elle ne se rappelait ni leurs noms, ni leurs physionomies. M. Margiotta risqua donc, timidement d'abord quelques allusions à cette ancienne rencontre ; puis, voyant que ça avait l'air de prendre, constatant que Miss Diana ne le démentait pas, il y alla carrément. Il alla même beaucoup trop loin. — Plus tard, quand je jugeai qu'il fallait empêcher la mystification, devinée en Allemagne, de croquer dans le silence d'une Commission, quand je m'entendis avec le docteur pour sonner l'halali de l'affollement des Cardinaux mystifiés, quand Bataille et moi *toujours d'accord*, nous fîmes mine de tirer à boulets rouges l'un contre l'autre, M. Margiotta, ayant ouvert enfin les yeux, craignit le ridicule et préféra se déclarer complice plutôt qu'avengle engagé volontaire dans notre flotte.

Mais il ne convient pas que nous paraissions plus nombreux que nous l'étions en réalité. Trois nous étions, et c'est assez. Les éditeurs eux-mêmes ont été mystifiés dans les grands prix. Ils n'ont pas, d'ailleurs, à s'en plaindre : d'abord, parce que nos merveilleuses révélations leur ont valu les plus encourageantes félicitations épiscopales, sans compter celles des graves théologiens que notre crocodile jouant du piano et les voyages de Mlle Vaughan dans diverses planètes n'étonnèrent même pas (rires) ; ensuite, parce que cette triple collaboration leur a permis de donner au public deux ouvrages qui peuvent rivaliser

avec les *Mille et une Nuits*, qui ont été dévorés avec délices, et qu'on lira longtemps encore, non plus par conviction peut-être, mais par curiosité.

Il n'est pas banal, en effet, d'avoir fait admettre, en notre XIXe siècle, nos mirifiques histoires.

Cependant, je me demande jusqu'à quel point les hauts approbateurs du Palladisme dévoilé auraient le droit de se fâcher aujourd'hui. Quand on s'aperçoit qu'on a été mystifié, le mieux est de rire avec la galerie. Oui, Monsieur l'abbé Garnier ! et, en vous lâchant, vous ferez rire de vous.

M. l'abbé Garnier. — Vous êtes une canaille ! (On essaie de calmer l'abbé Garnier)

M. Léo Taxil, quand le tumulte s'est calmé. — Les mystifiés du Palladisme peuvent se diviser en deux catégories :

Ceux qui ont été de bonne foi, entièrement de bonne foi. Ceux-ci ont été victimes de leur science théologique et de leurs études acharnées de tout ce qui touche à la Franc-Maçonnerie. Il m'a fallu me plonger jusqu'au cou dans ces deux sciences pour imaginer tout et tout de façon à ne pas leur faire découvrir la supercherie. Croit-on, par exemple, qu'il était aisé d'en faire accroire à M. de la Rive, qui est l'enquête incarnée, qui fouille au microscope les moindres riens et qui rendrait des points à nos meilleurs juges d'instruction ? Il peut se vanter de m'avoir donné du mal !... Tout mon Palladisme avait été solidement bâti, quant à la partie maçonnique proprement dite, puisque des francs-maçons — des " trente-troisièmes ", s'il vous plaît ! — n'ont pas jugé que l'édifice était un vain mirage et ont demandé à entrer (rires.) L'impossibilité du Palladisme ne crève les yeux que par le surnaturel dont nous l'avons rempli. Or, ces diableries ne pouvaient mettre en garde ceux qui ne croient pas aux diableries racontées dans d'autres livres, dans des livres de piété. Asmodée transportant Miss Diana Vaughan au paradis terrestre n'est pas plus extraordinaire que messire Satan transportant Jésus-Christ lui-même sur une montagne du sommet de laquelle il lui montra tous les royaumes de la terre... qui est ronde ! (Voix diverses : Bravo !) — on a la foi, ou on ne l'a pas. (Rires.)

Mais, en dehors de cette première catégorie de mystifiés, il y en a une seconde, et chez ceux-là il n'y a pas eu mystification absolue. Les bons abbés et religieux qui ont admiré en Miss Diana Vaughan une Sœur maçonnes luciférienne convertie ont le droit de croire qu'il existe de ces maçonnes-là. Ils n'en ont jamais vus, jamais rencontrés ; mais c'est qu'il n'y en a pas dans le dio-

cèse, peuvent-ils se dire. A Rome, tous les renseignements sont centralisés ; à Rome, il n'en est plus de même ; à Rome, on ne peut pas ignorer qu'il n'y a pas d'autres maçonnes que les épouses, filles ou sœurs de francs-maçons, admises aux banquets, aux fêtes ouvertes, ou même se réunissant elles-mêmes à part, très honnêtement, en sociétés particulières uniquement composées d'éléments féminins, comme cela a lieu aux États-Unis pour les Sœurs de l'Étoile d'Orient ou les Dames de la Révolution. (Marques d'approbation).

Avec un peu de réflexion, il est aisé de comprendre que, s'il existait des Sœurs maçonnes telles que les anti-maçons se les imaginent, il y aurait eu des conversions et des aveux depuis le temps ! L'empressement avec lequel on a accueilli à Rome la prétendue conversion de Miss Vaughan est significatif. Pensez-donc que Mgr Lazzareschi, délégué du Saint-Siège auprès du Comité central de l'Union anti-maçonnique, fit célébrer un *Triduum d'actions de grâce* à l'église du Sacré-Cœur de Rome !

L'Hymne à Jeanne d'Arc, composée censément par Miss Diana, paroles et musique, a été exécuté aux fêtes anti-maçonniques du Comité romain ; cette musique devenue presque une musique sacrée, on l'a entendue en grande solennité dans les basiliques de la Ville-Sainte. C'est l'air de la *Sérénade Philharmonique*, gaudriole musicale qu'un compositeur de mes amis, chef d'orchestre du Sultan Abd-ul-Aziz, composa pour les divertissements du sérail. (Rires prolongés. Cris : c'est abominable ! Oh ! le gredin !)

Cet enthousiasme romain doit donner à réfléchir.

Je rappellerai deux faits caractéristiques. Sous la signature " Docteur Bataille ", j'ai raconté, et sous la signature " Miss Vaughan " j'ai confirmé que le temple maçonnique de Charleston contient un labyrinthe au centre duquel est la chapelle de Lucifer...

M. Oscar Havard. — L'évêque de Charleston a déclaré que c'était une imposture.

M. Léo Taxil. — Parfaitement. C'est ce que je vais dire dans un instant. Mais vous n'avez pas à en triompher. Attendez un peu !... J'ai donc raconté qu'au temple maçonnique de Charleston l'une des salles, triangulaire de forme, appelée *Sanctum Regnum*, a pour principal ornement la monstrueuse statue dit Baphomet, à laquelle les hauts-maçons rendent un culte ; qu'une autre salle possède une statue d'Eva qui s'anime quand une Maîtresse Templière est particulièrement agréable à maître Satan, et que cette statue de

vient alors la démons Astarté, vivante un moment, pour donner un baiser à la Maîtresse Temprière privilégiée. J'ai publié le prétendu plan de cet immense temple maçonnique: ce plan, c'est moi-même qui l'avais dessiné. Or, Mgr Northrop, évêque catholique de Charleston, a fait le voyage à Rome tout exprès pour certifier au Souverain Pontife que ces récits étaient de la plus haute fantaisie. On ignorerait ce voyage, si Mgr Northrop ne s'était pas laissé interviewer en route. On a su ainsi ce qu'il venait dire au pape. Il venait dire : " il est faux, absolument faux que les francs maçons de Charleston soient les chefs d'un rite suprême luciférien. Je connais tout particulièrement les principaux d'entre eux ; ce sont des protestants animés des meilleures intentions ; pas un seul ne songe à se livrer à des pratiques d'occultisme. Leur temple, je l'ai visité ; aucune de ces salles indiquées par le Docteur Bataille et Miss Vaughan ne s'y trouve. Ce plan est une plaisanterie." Mgr Northrop, en revenant de Rome, n'a plus protesté ; il a gardé désormais le silence. Miss Diana Vaughan au contraire, a répliqué à l'interview de Mgr Northrop ; elle a dit que l'évêque de Charleston était lui-même un franc-maçon, et elle a reçu la bénédiction du Pape. (Sensation.)

Second fait. Sous les signatures Bataille et Vaughan, j'ai raconté et confirmé qu'à Gibraltar, sous la forteresse anglaise, se trouvaient d'immenses ateliers secrets, dans lesquels des hommes-monstres fabriquaient tous les instruments usités dans les cérémonies du Palladisme, et Miss Diana Vaughan, interrogée à ce sujet par de hauts dignitaires ecclésiastiques de Rome, s'est amusée à leur répondre, de sa plus belle plume, que rien n'est plus vrai et que les forges de ces mystérieux ateliers de Gibraltar sont alimentés par le feu même de l'enfer. Mgr le Vicaire Apostolique de Gibraltar a écrit, d'autre part, qu'il confirmait, lui, ce qu'il s'était vu dans la nécessité de déclarer à diverses personnes ; savoir, que l'histoire de ces ateliers secrets était une audacieuse invention, ne reposant sur rien, et qu'il était indigné de voir créer de telles légendes. Le Vatican n'a pas publié la lettre du Vicaire apostolique de Gibraltar, et Miss Vaughan a reçu la bénédiction du Pape. (Applaudissements. — *plusieurs voix* : Bravo, Taxil !)

Faut-il rappeler quelques-unes des lettres d'approbation que Miss Vaughan a reçues ?

Voix diverses, parmi les journalistes catholiques.

— Ce n'est pas vrai ! Il n'y a pas eu d'approbation !

M. Léo Taxil. — Comment ! vous oser nier !

Eh bien, en voici une, de lettre d'approbation, et elle compte !... Elle est du Cardinal Parocchi, Vicaire de Sa Sainteté ; elle est datée du 16 décembre 1895 :

Mademoiselle et chère fille en N. S.,

C'est avec une bien douce émotion que j'ai reçu votre bonne lettre du 29 novembre, avec l'exemplaire de la *Neuvaine Eucharistique*... Sa Sainteté m'a chargé de vous envoyer, de sa part, une bénédiction toute spéciale...

Depuis longtemps, mes sympathies vous sont acquises. Votre conversion est un des plus magnifiques triomphes de la grâce que je connaisse. Je lis, en ce moment, vos *Mémoires*, qui sont d'un intérêt palpitant...

En attendant, croyez que je ne vous oublierai pas dans mes prières, au Saint-Sacrifice spécialement. De votre côté, ne cessez pas de remercier Notre Seigneur Jésus-Christ de la grande miséricorde dont Il a usé envers vous et du témoignage éclatant d'amour qu'Il vous a donné.

Maintenant, agréez ma bénédiction et me croyez

Tout vôtre dans le cœur de Jésus,
L. M. Cardinal-Vicaire.

Voici une autre lettre, sur papier officiel du Conseil directif général de l'Union antimaçonnique, c'est-à-dire du plus haut comité d'action contre la franc-maçonnerie, comité constitué par le pape lui-même, comité qui a à sa tête un représentant officiel du Saint-Siège, Mgr Lazzareschi. Ecoutez :

Rome, 27 mai 1896-

Mademoiselle,

Monseigneur Vincenzo Sardi, qui est un des secrétaires particuliers du Saint-Père, m'a chargé de vous écrire, par ordre de Sa Sainteté elle-même..

Je dois vous dire aussi que Sa Sainteté a lu avec grand plaisir votre *Neuvaine Eucharistique*.

M. le Commandeur Alliata a eu une entrevue avec le Cardinal-Vicaire, sur la véracité de votre conversion. Son Eminence est convaincue ; mais Elle a manifesté à notre président qu'Elle ne peut en témoigner publiquement. " *Je ne puis trahir le secret du Saint-Office* " ; c'est ce que Son Eminence a répondu à M. le Commandeur Alliata.

Je suis à vous, très dévoué en Notre Seigneur,
RODOLPHO VERZICHI.

Le secrétaire particulier de Léon XIII, ce même Mounseigneur Vincenzo Sardi dont il vient d'être question, écrit à son tour, entre autres choses :

Rome, 11 juillet 1896

Mademoiselle,

Je me hâte de vous exprimer les remerciements qui vous sont dus pour l'envoi de votre dernier volume sur Crispi... "

Il s'agit d'un livre, où, sous la signature de Miss Diana Vaughan, j'ai raconté que Crispi avait un pacte avec un diable nommé Habo ym, que Crispi avait assisté en 1885 à une séance palladique dans laquelle un diable nommé Bitru, présentant Sophie Walder à un certain nombre d'hommes politiques italiens, lui avait annoncé que la dite Sophie mettrait au monde, le 29 septembre 1896, une fille qui serait la grand'mère de l'Ante-Christ. J'avais envoyé ce livre au Vatican. Le secrétaire particulier du Pape remerciait donc et ajoutait :

Continuez, Mademoiselle, continuez à écrire et à démasquer l'inique secte ! La Providence a permis, pour cela même, que vous y ayez appartenu pendant si longtemps...

Je me recommande de tout cœur à vos prières, et avec une parfaite estime je me déclare votre très dévoué.

Mgr Vincenzo Sardi.

La *Civitta Cattolica*, la plus importante de toutes les revues catholiques du monde, l'organe officiel du Général des jésuites, revue publiée à Rome, publiait ces lignes dans son numéro N^o 1,110, de septembre 1896 :

Nous voulons nous donner au moins une fois le plaisir de bénir publiquement les noms des valeureux champions qui sont entrés les premiers dans la glorieuse arène, parmi lesquels la noble Miss Diana Vaughan.

Miss Diana Vaughan, appelée de la profondeur des ténèbres à la lumière de Dieu, préparée par la Providence divine, armée de la science et de l'expérience personnelle, se tourne vers l'Eglise pour la servir, et paraît inépuisable dans ses précieuses publications, qui n'ont pas leurs pareilles pour l'exactitude et l'utilité.

On ne considérait pas seulement Miss Vaughan comme une héroïque polémiste, dans l'entourage du Souverain Pontife ; on la mettait sur le même pied que les Saints. Quand elle commença à être attaquée, le secrétaire du Cardinal Parocchi lui écrivit de Rome, le 19 octobre 1896 ;

Continuez, Mademoiselle, par votre plume et votre piété, malgré les efforts de l'enfer, à fournir des armes pour terrasser l'ennemi du genre humain.

Tous les saints ont vu leurs œuvres combattues ; il n'est donc pas étonnant que la vôtre ne soit pas épargnée...

Veuillez agréer, Mademoiselle, mes plus vifs sentiments d'affection et de respect.

A. Villard.

Prélat de la Maison de Sa Sainteté,
Secrétaire de S. E. le Cardinal Parocchi.

Ces lettres, vous savez bien, messieurs les journalistes catholiques, qu'elles ont été réellement envoyées à Mademoiselle Vaughan. Il est possible que vous en soyez gênés aujourd'hui ; mais ce sont les documents historiques ; ils n'ont pas été fabriqués, ceux-là, et leurs éminents auteurs ne les renieront pas.

Et non seulement ils patronaient cette mystification ; mais ils la poussaient par leur correspondante, la croyant une tête exaltée, à entrer dans leur jeu pour la préparation de leurs miracles.

Le temps me manque aujourd'hui ; néanmoins, je veux vous faire connaître un fait dans cet ordre d'idées. Tout le monde sait que, d'après la légende catholique, lorsque Jeanne d'Arc eut été brûlée, le bourreau fut stupéfait de constater que, seul, le cœur de l'héroïne n'avait pas été consumé ; en vain, jeta-t-il encore de la poix enflammée et du soufre, le cœur ne put brûler. Alors, sur l'injonction des ordonnateurs du supplice, le cœur de Jeanne fut jeté à la Seine. Maintenant, le clergé français demande la canonisation de Jeanne d'Arc ; mais c'est Rome qui canonise, et Rome est en Italie. Le clergé français a déjà trouvé une relique de celle qu'il supplicia : c'est une côte carbonisée. En Italie, on se prépare à avoir mieux que cela. Une tertiaire est entretenue dans l'idée extraordinaire que c'est elle qui retrouvera le cœur de Jeanne d'Arc ; un ange le lui apportera, sans doute. Cette tertiaire ultra-mystique l'a écrit à Mlle Vaughan, et c'est le secrétaire même du Cardinal-Vicaire qui a recommandé à Mademoiselle Vaughan de correspondre avec cette pieuse personne, d'échanger avec elle ses impressions sur les faits surnaturels relatifs à Jeanne d'Arc. Il est facile de comprendre ce que cela veut dire. Soyez-en certains : un jour, un ange apportera le cœur, pas en France, mais en Italie, de même que des anges ont apporté à Lorette la maison de Nazareth. Jeanne d'Arc sera canonisée, et tous les pèlerins français qui viendront en Italie ne manqueront pas

pas de rendre visite au couvent italien, possesseur du cœur miraculeusement retrouvé ; et ces visites seront fructueuses, n'est-ce pas ? (Rires.)

Miss Vaughan a donc vu pleuvoir chez elle les faveurs des princes de l'Église.

Les maçons de France, d'Italie, d'Angleterre, riaient sous cape, et ceux-ci avaient raison. Par contre, un maçon allemand, l'indiel, s'est fâché tout rouge et a fulminé une brochure, fort bien faite. Grand émoi. Cette brochure fut comme un pavé dans la marre aux grenouilles.

Il s'agissait de prendre une résolution énergique, l'indiel compromettait le succès final de ma mystification : sa grande erreur fut de croire que c'était un coup monté par les jésuites. — Infortuné jésuites ! je leur avais envoyé un fragment de la queue de Moloch, comme pièce à conviction du Palladisme ! (Explosion de rire.)

Au Vatican, on s'inquiéta. On passa d'un extrême à l'autre ; on s'affola. On se demanda si l'on était pas en présence d'une fumisterie qui éclaterait contre l'Église au lieu de la servir. On nomma une Commission d'enquête qui fonctionna en secret pour savoir exactement à quoi s'en tenir.

Dès lors, le danger devenait grand, mon œuvre était en péril, et je ne voulais pas échouer au port. Le péril, c'était le silence ; c'était l'étranglement de la mystification dans les oubliettes de la Commission romaine ; c'était l'interdiction aux journaux catholiques de souffler mot.

Mon ami le docteur alla à Cologne ; de là, il me fit connaître la situation. Et je partis pour le Congrès de Trente prévenu, bien prévenu. A mon retour, la première personne que je vis fut mon ami. Je lui fis part de mes craintes d'un étranglement dans le silence.

Alors, nous convinmes de tout ce qui a été écrit et fait. Si les rédacteurs de l'*Univers* en doutent, je puis leur dire quels sont les passages qu'ils ont supprimés dans les lettres du docteur Bataille. C'est moi qui, de cette façon, ai attisé leur feu ; car il fallait que la presse du monde entier fût mise au courant de cette grande et bizarre aventure. Et un laps de temps était nécessaire pour que le tapage des catholiques furieux, la polémique avec les partisans de Miss Dia Vaughan pût attirer l'attention de la grande presse, de la presse qui marche avec le progrès et qui compte par millions ses lecteurs.

* * *

Avant de terminer, je dois un salut à un fumistes, on se comprend d'un bout à l'autre du monde, sans avoir besoin d'échanger des lettres, sans recourir même au téléphone. Salut donc au

cher citoyen du Kentucky qui a eu l'aimable pensée de nous aider sans aucune entente, qui a confirmé au *Courier-Journal* de Louisville les révélations de Miss Diana Vaughan, qui a certifié à qui a voulu l'entendre qu'il avait connu la chère Miss intimement pendant sept à huit ans et qu'il l'avait souvent rencontrée dans les diverses sociétés secrètes d'Europe et d'Amérique... où elle n'a jamais mis les pieds.

Mesdames,

Messieurs,

On vous avait annoncé que le Palladisme serait terrassé aujourd'hui. Mieux que cela, il est anéanti ; il n'y en a plus.

Je m'étais accusé d'un assassinat imaginaire, dans ma confession générale au père jésuite de Clanart. Eh bien, à vous, je fais l'aveu d'un autre crime. J'ai commis un infanticide. Le Palladisme, maintenant, est mort et bien mort. Son père vient de l'assassiner.

Un tumulte indescriptible accueille cette conclusion. Les uns de plus belle applaudissent le conférencier ; les catholiques crient, sifflent. L'abbé Garnier monte sur une chaise et veut haranguer l'assistance ; mais il en est empêché par les huées ; plusieurs auditeurs entonnent la chanson comique de Meusy : *O Sacré-Cœur de Jésus !*

FIN

On nous informe que Mlle Marie Decca, la charmante cantatrice et violoniste, a terminé son engagement avec le parc Sohmer. Nous profitons de l'occasion pour lui faire part du plaisir tous les jours renouvelé pendant un mois que nous a procuré son aimable talent.

Le fait que la gracieuse artiste est restée quatre semaines de suite au parc Sohmer prouve deux choses : la science de l'artiste, d'abord ; puis le souci des directeurs à satisfaire le public.

UN BON CONSEIL

On ne pourrait donner de meilleur conseil aux personnes faibles de poitrine que de se munir d'une bouteille de BAUME RHUMAL. Une cueillée à thé prise avant de sortir au froid est un préventif sûr contre le rhume.

FEUILLETON

ROMÉ

PAR

EMILE ZOLA

XIII

— Oui, madame, le comte, répondit simplement Pierre. Je l'ai revu cette nuit, il était bouleversé, et il faut le plaindre.

Les deux femmes ne se blessèrent pas, telle ment cette parole charitable du jeune prêtre était dite avec une émotion profonde et naturelle, dans le débordement d'amour qu'il aurait voulu épandre sur les êtres et sur les choses. Donna Serafina resta immobile, comme si elle affectait de n'avoir pas même entendu ; tandis que Benedetta, d'un geste, sembla dire qu'elle n'avait à témoigner ni pitié ni haine pour un homme qui lui était devenu complètement étranger. Cependant, elle ne risait plus, elle finit par dire, en songeant au petit panier qui s'était promené dans la voiture de Prada :

— Ah ! ces lignes, tenez ! je n'en ai plus envie du tout, je préfère maintenant ne pas en avoir mangé.

Tout de suite après le café, donna Serafina les quitta, dans la hâte qu'elle avait de mettre un chapeau et partir pour le Vatican. Restés seuls, Benedetta et Pierre s'attardèrent à table un instant encore, repris de leur gaieté, causant en bons amis. Le prêtre reparla de son audience du soir, de sa fièvre d'impatience heureuse. A peine deux heures, encore sept heures à attendre : qu'allait-il faire, à quoi allait-il employer cette après-midi interminable ? Alors, elle, très gentiment, eut une idée.

— Vous ne savez pas, eh bien ! puisque nous sommes si contents, il nous faut pas nous quitter... Dario a sa voiture. Il doit, comme nous, fini de déjeuner, et je vais lui faire dire de monter nous prendre, de nous emmener pour une grande promenade, le long du Tibre, très loin.

Elle tapait dans ses mains, ravie de beau projet. Mais, juste à ce moment, don Vigilio parut, l'air effaré.

— Est ce que la princesse n'est pas là ?

— Non, ma tante est sortie... Qu'y a-t-il donc ?

— C'est son Eminence qui m'envoie. Le prince vient de se sentir indisposé, en se levant de table... Oh ! rien, rien de bien grave sans doute.

Elle eut un cri, plutôt de surprise que d'inquiétude.

— Comment, Dario !... Mais nous allons tous descendre. Venez donc, monsieur l'abbé. Il ne faut pas qu'il soit malade, pour nous emmener en voiture.

Puis, dans l'escalier, comme elle rencontrait Victorine, elle la fit descendre aussi.

— Dario se trouve indisposé, on peut avoir besoin de toi.

Tous quatre entrèrent dans la chambre, vaste et surannée, meublée simplement, où le jeune prince venait déjà de passer un long mois, cloué là par sa blessure à l'épaule. On y arrivait en traversant un petit salon ; et, partant du cabinet de toilette voisin, un couloir reliait ces pièces à l'appartement intime du cardinal : la salle à manger, la chambre à coucher, le cabinet de travail, relativement étroits, qu'on avait taillés dans une des immenses salles de jadis, à l'aide de cloisons. Il y avait encore la chapelle, dont la porte ouvrait sur le couloir, une simple chambre nue, où se trouvait un autel de bois peint, sans un tapis, sans une chaise, rien que le carreau dur et froid, pour s'agenouiller et prier.

En entrant, Benedetta courut au lit, sur lequel Dario était allongé, tout vêtu. Près de lui, le cardinal Boccanera se tenait debout, paternellement ; et, dans l'inquiétude commençante, il gardait sa haute taille fière, son calme d'âme souveraine et sans reproche.

— Quoi donc ? mon Dario, que t'arrive-t-il ?

Mais le prince eut un sourire, voulant la rassurer. Il n'était encore que très pâle, l'air ivre.

— Oh ! ce n'est rien, un étourdissement... Imagine-toi, c'est comme si j'avais bu. Tout d'un coup, j'ai vu trouble, et il m'a semblé que j'allais tomber... Alors, je n'ai eu que le temps de venir me jeter sur mon lit.

Il respira fortement, en homme qui a besoin de reprendre haleine. Et le cardinal, à son tour, entra dans quelques détails.

— Nous achevions tranquillement de déjeuner, je donnais des ordres à don Vigilio pour l'après-midi, et j'étais sur le point de quitter la table, lorsque j'ai vu Dario se lever et chanceler. Il n'a pas voulu se rasseoir, il est venu ici d'un pas vacillant de somnambule en ouvrant les portes de ses mains tâtonnantes... Et nous l'avons suivi, sans comprendre. J'avoue que je cherche, que je cherche, que je ne comprends pas encore.

D'un geste il disait sa surprise, il indiquait l'appartement, où semblait avoir soufflé un brusque vent de catastrophe. Toutes portes étaient restées grandes ouvertes, on voyait en enfilade

le cabinet de toilette, puis le couloir, au bout duquel la salle à manger apparaissait dans son désordre de pièce abandonnée soudainement, avec la table servie encore, les serviettes jetées, les chaises repoussées. Cependant on ne s'effrayait toujours pas.

Benedetta fit, à voix haute, la réflexion habituelle en pareil cas.

— Pourvu que vous n'ayez rien mangé de mauvais !

D'un autre geste, en souriant, le cardinal dit la sobriété ordinaire de sa table.

— Oh ! des œufs, des côtelettes d'agneau, un plat d'osille, ce n'est pas ce qui a pu lui charger l'estomac. Moi, je ne bois que de l'eau pure ; lui, prend deux doigts de vin blanc... Non, non, la nourriture n'y est pour rien.

— Et puis, se permit de faire remarquer don Vigilio. Son Eminence et moi, nous serions également indisposés.

Dario, qui avait un moment fermé les yeux, les rouvrit, respira fortement de nouveau, en s'efforçant de rire.

— Allons, allons ! ce ne sera rien, je me sens déjà beaucoup plus à l'aise. Il faut que je me remue.

— Alors, reprit Benedetta, écoute le projet que j'ai fait... Tu vas me prendre en voiture, avec monsieur l'abbé Froment, et tu nous conduiras dans la Campagne, très loin.

— Volontiers ! elle est gentille, ton idée... Victorine, aidez-moi donc.

Il s'était soulevé, en s'aidant péniblement du poignet. Mais, avant que la servante se fut avancée, il eut une légère convulsion, il retomba, comme fondroyé par une syncope. Ce fut le cardinal, resté au bord du lit, qui le reçut dans ses bras, tandis que la contessina, cette fois, perdait la tête.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ça le reprend. Vite, vite, il faut le médecin.

— Si j'allais en courant le chercher ? offrit Pierre, que la scène commençait à bouleverser, lui aussi.

— Non, non ! pas vous, restez ici... Victorine va se dépêcher. Elle connaît l'adresse... Le docteur Giordano, tu sais. Victorine.

La servante partit, et un lourd silence tomba dans la pièce, où un frisson d'anxiété croissait de minute en minute, Benedetta, très pâle, était revenu près du lit, pendant que le cardinal, qui avait gardé Dario entre ses bras, la tête tombée sur son épaule, le regardait. Et un affreux soupçon venait de naître en lui, vague, indéterminé encore : il lui trouvait la face grise, le masque

d'angoisse terrifiée, qu'il avait remarqué chez le plus cher de son cœur, monsignor Gallo, quand il l'avait ainsi tenu sur sa poitrine, deux heures avant sa mort. C'était la même syncope, la même sensation qu'il n'entreignait plus que le corps froid d'un être bien aimé, dont le cœur s'arrêtait ; c'était surtout la pensée grandissante du poison, venu de l'ombre, frappant dans l'ombre, autour de lui, en coup de foudre. Longtemps, il resta penché de la sorte, au-dessus du visage de son neveu, du dernier de sa race, cherchant, étudiant, retrouvant les symptômes du mal mystérieux et implacable, qui lui avait déjà emporté la moitié de lui-même.

Mais Benedetta, à demi voix, le suppliait.

— Mon oncle, vous allez vous fatiguer... Je vous en prie, laissez-le-moi, je le tiendrai un peu, à mon tour... N'ayez pas peur, je le tiendrai doucement, il sentira que c'est moi, et ça le réveillera peut-être.

Il leva enfin la tête, la regarda ; et il lui céda la place, après l'avoir serrée et baisée éperdument, les yeux gros de larmes, toute une brusque émotion, où l'adoration qu'il avait pour elle fondait la rigide froideur qu'il affectait d'habitude.

— Ah ! ma pauvre enfant, ma pauvre enfant ! bégaya-t-il, avec un grand tremblement de chène déraciné.

Tout de suite, d'ailleurs, il se maîtrisa, se reconquit. Et, tandis que Pierre et don Vigilio, immobiles, muets, attendaient qu'on eût besoin d'eux, désespérés de n'être bons à rien, il semit à marcher avec lenteur au travers de la chambre. Puis, cette pièce parut être trop étroite pour les pensées qu'il roulait, il s'écarta d'abord jusque dans le cabinet de toilette, il finit par enfilier le couloir, par pousser jusqu'à la salle à manger. Et il allait toujours, et il revenait toujours, sérieux, impassible, la tête basse, perdu dans la même rêverie sombre. Quel monde de réflexions s'agitait dans le crâne de ce croyant, de ce prince hautain, qui s'était donné à Dieu, et qui était sans pouvoir contre l'inévitable destinée ? De temps à autre, il revenait près du lit, s'assurait des progrès du mal, regardait sur le visage de Dario où en était la crise ; ensuite, il repartait du même pas rythmique, disparaissait, réparaisait, comme emporté par la régularité monotone des forces que l'homme n'arrête point. Peut-être se trompait-il, peut-être ne s'agissait-il que d'une simple indisposition, dont le médecin sourirait. Il fallait espérer et attendre. Et il allait encore, et rien, au milieu du silence lourd, ne pouvait sonner plus anxieusement que les pas cadencés

de ce haut vieillard, dans l'attente du destin.

La porte se rouvrit, Victorine rentra, essoufflée.

— Le médecin, je l'ai trouvé, le voi !

De son air souriant, le docteur Giordano se présenta, avec sa petite tête rose à boucles blanches, toute sa personne discrètement paternelle, qui lui donnaient une allure d'aimable prélat. Mais, dès qu'il eut flairé la chambre, vu ce monde au goât, qui l'attendait, il devint aussitôt très grave, il prit l'attitude fermée, l'absolu respect du secret ecclésiastique, qu'il devait à la fréquentation de sa clientèle d'Eglise. Et il ne laissa échapper qu'un mot, murmuré à peine, dès qu'il eut jeté un regard sur le malade.

— Comment, encore ! ça recommence !

Sans doute, il faisait allusion au coup de couteau qu'il avait récemment soigné. Qui donc s'acharnait sur ce pauvre jeune prince, si inoffensif, si peu gênant ? Personne du reste ne pouvait comprendre, si ce n'étaient Pierre et Benedetta ; et celle-ci se trouvait dans une telle fièvre d'impatience, brûlant d'être rassurée, qu'elle n'entendait pas, n'entendait pas.

— Oh ! docteur, je vous en supplie, voyez-le, examinez-le, dites-nous que ce n'est rien... Ça ne peut rien être, puisqu'il était si bien portant, si gai tout à l'heure... Ce n'est rien, ce n'est rien, n'est-ce pas ?

— Sans doute, sans doute, confessina, ce n'est certainement rien.. Nous allons voir.

Il s'était tourné, et il s'inclina profondément devant le cardinal, qui revenait du fond de la salle à manger, ne son pas égaï et songeur, pour se planter au pied du lit, immobile. Sans doute lut-il, dans les yeux sombres fixés sur les siens, une inquiétude mortelle, car il n'ajouta rien, il se mit à examiner Dario, en homme qui a senti le prix des minutes. Et, à mesure que son examen avançait, son visage d'affable optimisme prenait une gravité blême, une sourde terreur, que témoignait seule un petit frémissement des lèvres. C'était lui qui, précisément, avait assisté monsieur Gallo dans la crise dont celui-ci était mort, une crise infectieuse, ainsi qu'il l'avait diagnostiqué pour le bulletin de décès. Sans doute lui aussi reconnaissait les mêmes terribles symptômes, la face d'un gris de plomb, l'hébetement d'affreuse ivresse ; et, en vieux médecin romain, habitué aux morts subites, il sentait passer le mauvais air qui tue, sans que la science ait encore bien compris, exhalaison putride du Tibre ou séculaire poison de la légende.

Mais il avait relevé la tête, et son regard de nouveau se rencontra avec le regard noir du cardinal, qui ne le quittait pas.

— Monsieur Giordano, demanda enfin celui-ci vous n'êtes pas trop inquiet, j'espère ?... Ce n'est qu'une mauvaise digestion, n'est-ce pas ?

Le médecin s'inclina une seconde fois. Il devinait, au léger tremblement de la voix, la cruelle anxiété de cet homme puissant, frappé encore dans la plus chère affection de son cœur.

— Votre Eminence doit avoir raison, une digestion mauvaise certainement. Parfois, de tels accidents sont dangereux, quand la fièvre s'en mêle... Je n'ai pas besoin de dire à votre Eminence combien elle peut compter sur ma prudence et sur mon zèle...

Il s'interrompit, pour reprendre aussitôt de sa voix de praticien :

— Le temps presse, il faut déshabiller le prince et agir promptement. Qu'on me laisse un instant seul, j'aime mieux cela.

Cependant, il retint Victorine, en disant qu'elle l'aiderait. S'il avait besoin d'autre aide, il prendait Giacomo. Son désir évident était d'éloigner la famille, afin d'être plus libre, sans témoins gênants. Et le cardinal comprit, s'empara doucement de Benedetta, pour l'emmener jusque dans la salle à manger, où Pierre et don Vigilio les suivirent.

Quand les portes furent refermées, le plus morne et le plus pesant des silences régna dans cette salle à manger, que le clair soleil d'hiver inondait d'une lumière et d'une tiédeur délicieuses. La table était toujours servie, avec son couvert abandonné, la nappe salie de miettes, une tasse de café à demi pleine encore ; et, au milieu, se trouvait le panier de figues, dont on avait écarté les feuilles, mais où ne manquait que deux ou trois fruits. Devant la fenêtre, Tata, la perruche, sortie de sa cage, était sur son bâton, ravie, éblouie, dans un grand rayon jaune, où dansaient des poussières. Pourtant, elle avait cessé de crier et de se lasser les plumes du bec étonnée de voir entrer tout ce monde, très sage, tournant la tête à demi pour mieux étudier ces gens, de son œil rond et scrutateur.

A suivre

C'EST CELUI-LÀ

Le remède le plus efficace pour toutes les affections des voies respiratoires est le BAUME RHUMAL, qui guérit tous ceux qui en font usage. Procurable dans toutes les pharmacies du Canada.

L'ART MUSICAL

SOMMAIRE DU EUMÉRO DE JUIN
 Chronique ; Causerie ; De l'origine des maitres de la Symphonie (SUITE) ; La succession de Brahms ; Les fléaux du feu, Superstitions ; L'Influence de l'électricité sur la voix ; Chopin (SUITE) ; Gabriel Pierné ; Règlement sur la musique sacrée, (SUITE) ; Une anecdote de Rubinstein ; Les littérateurs et la musique ; Le jubilé de la Reine ; Une lettre de Boieldien ; Notes et informations ; Montréal ; Petit cours d'hamonie pratique ; Académie de musique de Québec ; Correspondance d'Europe ; Correspondance d'Amérique ; Instruments.

MUSIQUE — A l'Angelus (Piano) C. Broutin ; Valse, Olbersleben ; Les Pifferari (Piano) Ch. Gounod.

ABONNEMENTS :

	VILLE.....	\$1 15
	CAMPAGNE....	1 00
Un an	EN DEHORS DU CANADA ET DES ETATS-UNIS ...	1 25
Le numéro.....		15

Adresser les abonnements : Boite postale No 2181, Montréal on 1676 rue Notre-Dame.

A VENDRE

Deux Materiels d'Imprimerie

COMPRENANT

Presses,

Caracté

Casses,

Etc.

UNE CHANCE EXCEPTIONNELLE.

S'adresser à

A. FILIATREULT,
 157 rue Sanguinet.

o ite de Poste, 2184.

'LE SUN'

Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1806 Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 92
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 66
Revenu pour 1896.....	1,886,258 00

O. L E G E R,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

L'ECHOPHONE

LA DERNIERE
MACHINE
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eu raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$10 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'ECHOPHONE est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'en servir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous croyons les obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui; machine est limitée — "Premier rendu, premier servi."

LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

PAPIER DU "JUBILEE"

Boîte Souvenir de papier Vellum et d'enveloppes

Pour l'année jubilaire, contenant 48 feuilles de papier et 48 enveloppes dans une superbe boîte. Prix 30 cts.

AUSSI :

Le nouveau vellum royal irlandais, de Marcus Ward et Cie., de trois grandeurs différentes, dans des boîtes contenant deux mains, avec des enveloppes assorties, et

Un assortiment complet de papeterie de grandeurs et de formes tout à fait nouvelles.

MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE
CONTRE LE FEU
ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,000,000
FONDS INVESTIS en CANADA.....	5,000,000
REVENU ANNUEL.....	12,000,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Épargne de la cité

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés
Bureau principal en Canada : 78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

GUSTAVE FAUTEUX

Téléphone Bell, No. 318

Agent pour Montréal et les environ

MAPLE CARD



FABRICANTS
DE PAPIER.

MOULIN A PORTNEUF
MONTREAL QUE

J. A. DROUIN,
AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
d'Armes, Chambres 315 et 316.
Téléphone 2243

Arthur GLOBENSKY,

AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1.00 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

Imprimé par la Cie d'Imprimerie Commerciale (limitée) et publié par Aristide Filiatreault au No. 30 rue St. Gabsiel, Montréal.

Musee Eden

L'idée qui a présidé à la création du Musée Eden n'a pas été de fonder une entreprise commerciale, mais d'œuvrer dans la nouvelle patrie du Canada un édifice spécialement consacré à nos Beaux-Arts et à la reproduction des époques les plus glorieuses de l'histoire du pays.

Les Directeurs de la Compagnie du Musée Eden ont cherché dans l'histoire de leur pays sa féconde et ses événements remarquables, les pages les plus intéressantes pour l'instruction l'amusement et la récréation du public. Les galeries du Musée Eden sont principalement pour la jeunesse et les enfants une source constante d'instruction récréative.

Ses galeries ont un volume de 34 et occupent un espace d'un demi de 15,000 pieds, c'est à-dire qu'à part des nombreux groupes en terre, il y a une infinité d'autres objets à voir.

Monument National, No. 206, rue St. Laurent, Montréal.

P. S. Les personnes désirant se procurer un catalogue illustré traitant l'histoire des faits, pourront se le procurer au prix modique de 5c.

C'est le seul Musée en Amérique qui exhibe autant de groupes et d'objets de curiosité pour la somme de 12c. pour les adultes et 5c. pour les enfants.

No. 2773
PROVINCE DE QUÉBEC }
Distri ct de Montréal }
Cour Supérieure

Marie Philomène Tremblay, épouse commune en biens de Désiré Brodeur, ci-devant commerçant et maintenant bourgeois de la cité et du district de Montréal dûment autorisée à ester en justice,

Demanderesse.

Le dit Désiré Brodeur, vs

vs

Une action en séparation de biens a été intentée ce jour en la présente cause.
Montréal, 15 juillet 1897.

BEAUSOLEIL, CHOQUET & GÉRARD
Avocats de la demanderesse